

État latent

Tu n'es plus qu'une ombre, qu'un songe de ton existence passée. Toi que la raie luisante pointe après s'être réverbérée sur le miroir bancal, provenant de l'entrebâillement des volets immobilisés depuis des mois. Toi, jeune femme allongée avec morbidesse dans ce couloir étroit et obscur. Ta jambe négligée dissimule ce visage humide ravagé par l'amertume, tes yeux rougis échappent des larmes perpétuelles masquées sous une toison inculte.

Pourquoi sanglotes-tu ?

Tu n'es même plus capable de répondre à cette question. Comme souvent, tu errais telle une entité, au sein de l'exigu appartement saccagé, marchant sur des photos de ton vécu parcimonieusement éparpillées. Puis, tes jambes ont fléchi, tu ne les as pas retenues et des larmes ont ruisselé le long de tes joues creusées.

Pour ne pas déroger à ton habitude, tu ne parviens pas à trouver le sommeil dès les ténèbres tombées. Malgré, l'Immoval ingéré précédemment. Pourtant, pas un bruit ne vient déranger la quiétude nocturne, seulement il s'agit de l'heure où tes démons ressurgissent afin de ressasser de douloureux souvenirs à l'intérieur de ta boîte crânienne. Dès l'apparition des premières étoiles, et ce, jusqu'à l'aube, ton existence devient bien plus accablante que l'intolérable journée. Parfois, lors de rares moments de répit, une nuit de sommeil t'est offerte, mais même celle-ci t'astreint à des rêves étranges et désagréables. Résultant à l'exact réveil chaotique, où tu te rues vers ta boîte à pharmacie emplit de benzodiazépines – gros mot pour désigner des anxiolytiques – et à chaque fois l'identique calvaire du choix de la large gamme de produits, accumulée depuis le début de ta dépression.

Un Prozac voire un Temesta ? Et pourquoi pas un Lexomil accompagné de Zoloft ? Peut-être un Valium ou un Xanax. Pff ! Quel difficile choix... soupire-tu avec léthargie.

D'abord, tes amies te pensaient nostalgique ensuite spleenétique souhaitant ajouter du raffinement à ton état latent. Cependant, le médecin déclara une dépression. À présent, il ne s'agit plus que de navrement.

De temps à autre, ta lourde solitude est parasitée par la visite d'une vague connaissance, cendre amicale mortifiée. Alors, ta perception auditive substitue la vacance à un bourdonnement auquel tu réponds au moyen d'un amphigourique écho. Ta vision brouillée discerne une forme imprécise cachant le vide fascinant. Et, plus rien. Te voilà de nouveau esseulée.

Déjà, une semaine que tu n'as pas mis le nez dehors, pourtant les journées sont belles comme tu les aimais auparavant. Il serait nécessaire de le faire, car tes provisions déperissent à mesure des déchets qui s'emplissent dans chaque recoin. Mais, cela ne paraît pas t'affecter.

Soudain, sa remémoration transperce ton esprit afin de te persécuter à nouveau, occasionnant le ruissellement de faibles substances lacrymales. Oui, à présent tu te souviens. Tu te souviens de la cause de cette déchéance : lui. Ton ruisseau de larmes devient fleuve.

Seulement, par où commencer ? Par sa beauté ? Par sa perfection ? Car, oui cet homme accumulait ces deux fantasmagoriques qualités. Tout commença tel un rêve, lors d'une soirée il y a de cela trois ans.

Tu te reposais sur un fauteuil après t'être défoulée sur la piste de danse improvisée et il est venu s'asseoir près de toi. Tu préféras l'ignorer au préalable, pensant qu'il s'agissait d'un de ces gars lourds cherchant à te séduire juste pour se délester. Cependant, il ne bougea pas, se contentant uniquement de

te dévisager, tu en fus troublée. Puis, il se rapprocha et engagea la conversation. Enfin, tu te permis de le regarder si bien que ton attente en fut récompensée. Une enveloppe séraphique, une voix envoûtante, des paroles chargées de préciosité, vous transportant dans une discussion passionnante s'éternisant jusqu'à l'aube. Ensuite, votre histoire s'enchaîna promptement. Un besoin pathologique de l'autre, des factures de téléphones déraisonnables, des restaurants, des week-ends, des découverts, du romantisme, de l'amour, de la passion ainsi que de la fusion. Plus tard, un appartement commun, un lit deux places, des faces à faces culinaires, des toilettes assistées bref vos deux moitiés formèrent un être symbiotique. Un nuage pourrait symboliser ces années, une sensation ouatée, une tiédeur vaporeuse et un pourtour douillet.

Un jour... vous vous êtes divertis d'un feu d'artifice, d'ailleurs surprenant au printemps. Une foule immense occupée ce vaste champ afin d'assister à cet évènement annonçant la venue inespérée et prochaine d'un nouvel été salvateur. Lui et toi parmi eux. Dans ses bras musclés, tu t'étais emmitouflé. Il glissa discrètement les clés du véhicule dans ta poche et durant le spectacle sous une assourdissante écharpe d'Iris, il susurra qu'il te quittait. Abasourdie, tu te retournas réclamant des explications, mais déjà il avait disparu. T'abandonnant à cette foule rapace.

Tu le hélas, cherchas au milieu de la masse compacte, bousculant, te faisant bousculer et aboutis au parking revêtu d'une teinte psychédélique rendant justement la scène irréaliste. Alors, tu te munis de ton portable, composa directement son numéro si rapidement mémorisé, tu tombas immédiatement sur le répondeur enfin, tu piaulas sur la boîte vocale. En le rangeant dans ta poche, tu sentis un frisquet ustensile et le discernas aussitôt : ton porte-clés. Alors, tu chus de désespoir dans une boue épaisse et lugubre jusqu'à la fin des pétarades où tu retrouvais tes esprits. Lorsque tu pénétras dans l'appartement, tu te précipitas vers votre chambre afin d'ouvrir les placards ainsi que les tiroirs... seulement des vêtements féminins méticuleusement pliés siégeaient à proximité d'un vide étouffant. Son départ définitif était maintenant indéniable. Néanmoins, aucun signe n'approuva cette constatation et tu ne cherchas pas plus à lui soutirer des informations. Tu jugeas préférable de t'effondrer sur le lit à la taille excessive pour une seule personne, duquel tu ne te relevas plus.

Avec le recul, tu juges même cette rupture idyllique ne contrastant aucunement avec cette fabuleuse histoire.

Depuis ce jour-là, la terrible soirée se ressasse en fragments dispersés. Tu pèses chaque mot, analyses chaque phrase en vue d'en extraire un indice... mais le dialogue devient peu à peu abstrait, ambigu...

Une chaleur immense t'envahit, il s'agit sûrement de l'angoisse qu'évoquent ces douloureux souvenirs, du moins tu le penses... seulement, des réactions chimiques en chaîne ont lieu à l'intérieur de ton organisme, aggravant ton hépatite médicamenteuse dont tu n'as pas connaissance, viciant également insidieusement tes pensées.

Maintenant, tout en te levant non sans souffrance tant ton corps est engourdi, tu recherches le moment de ta vie où tu fus la plus heureuse. La requête se lance dans tes cortex cérébraux et sous une abondance d'image, tu te charges mécaniquement les bras de l'ensemble de ta pharmacie en vue de te diriger vers la cuisine.

Là-bas, après avoir posé ton chargement, tu éprouves une envie viscérale d'ouvrir les volets alors tu t'exécutes. Instantanément, une lumière douceuse dévore l'obscurité gémissante. De tes frêles bras, tu t'appuies sur le balcon pour contempler plus confortablement cette étoile sublime. Le vent tiède

caresse agréablement ta peau et soulève tes cheveux. Oui, ton enfance. Ce moment divin où tu fus la plus heureuse, la lune elle-même l'atteste quand tu étais allongé au côté de ton père certains soirs d'été, sur une couverture dans le jardin. À cette époque, ton existence n'était pas malheureuse, l'amour de tes parents suffisait. Tu étais plein d'espoir concernant ton avenir, une future vétérinaire disait ta grand-mère. Tes jouets suffisaient à te divertir le temps de ta croissance puis un jour, la vie se compliqua et tu ne devins point vétérinaire, seulement une quelconque secrétaire en arrêt maladie qui plus est.

Voilà, la furtive nostalgie se mue en incommensurable tristesse, pour y pallier tu retournes vers la table où tu ouvres chaque sachet et en retires deux gélules ou comprimés. Ensuite, ta main se munit d'un verre, ainsi qu'une cuillère, puis d'une bouteille de sirop de grenadine. Après, tu les broies à l'aide de l'ustensile afin qu'ils retrouvent leur état premier. Ensuite, tu doses conséquemment le verre de l'épais sirop rosâtre dont chaque grain acquiert dictatorialement sa pigmentation. Enfin, tu rajoutes de l'eau avant de remuer intensément le contenu en vue de le dissoudre. Tes yeux admirent ce tourbillon meurtrier commotionnant des centaines de particules, tu décroches tout de même rapidement et remarques l'inscription « Lilly » sur les gélules vides de Prozac.

Inscription légère pour un produit traitant un état aussi austère. Penses-tu futillement. Et pourquoi pas une paille ?

Une fois la mixture mélangée, tu te diriges vers ta chaîne HI-FI, sans hésiter, tu choisis un CD : *The best of The Doors*. La chanson s'intitule *The End*. Dès ses premières notes, ta peau est parcourue de frissons alors tu te laisses entraîner par ce rythme aliénant. Les yeux clos, tu te déhanches lentement, ta bouche chantonne :

- *This is the end, beautiful friend*

*This is the end, my only friend, the end.*

Tu demeures dans cette langoureuse ondulation durant les onze minutes quarante-trois. Enfin, tu émerges. C'est la première fois que tu comprends l'intensité des paroles et le génie instrumental. De ce fait, tu la mets en boucle.

Lorsque tu revois ce verre à l'apparence douceuse, ton esprit est de nouveau foudroyé par ton intention première. Donc, tu te diriges vers ton ordinateur. Sa clarté agressive t'aveugle, mais tu te résignes après un léger temps d'adaptation à visiter le site de ton opérateur et plus particulièrement son service de télémessagerie. Alors, tu rédiges communément un message destiné à ta famille et à tes amis, concis et clair, ensuite tu cliques sur « envoi différé » et tu choisis dix heures du matin.

Soudain, tu méprises toutes ces personnes qui préviennent leur ami avant de se donner la mort. Celles-ci, te dis-tu, ne veulent pas vraiment disparaître, il ne s'agit que d'un pathétique appel au secours, attirer l'attention et forcément, les avertis se démèneront à sauver ce parent en danger. Au moins, avec l'« envoi différé », il n'y a aucune hypocrisie, car ces amis et parents connaîtront la sentence quand je serais absolument décédée. Quelle fantastique invention !

D'ailleurs, tu te moques de leur infliger de la peine, car tu n'as jamais demandé la vie. Tu n'aspères qu'à retrouver le néant t'extirpant de ce vécu insignifiant.

Tu entreprends la dégustation du sirop toujours sous les sonorités de cette magnifique mélodie, ainsi ta mort arbore une teinte édulcorée à chaque nouvelle gorgée.

Une fois le verre vidé, tu t'affales sur le sofa et tu te laisses indolemment glisser en espérant toutefois que ta vie ne fut qu'un rêve. Tu ressens la fatigue, un considérable engourdissement, la musique se mue en cornement, une titanesque fatigue, le son devient un confus tintement, un irrévocable engourdissement... un rêve...

Cependant, Jim Morrison murmure encore :

*The end of nights we tried to die*

*This is the end...*

Par tes volets demeurés ouverts, une chaleureuse lueur imprègne abondamment le salon. Dans ce salon, à l'apparence calme, gît ton corps féminin en position fœtale.

Tes cheveux forment un léger halo autour de ton crâne, les cils incultes de tes yeux clos, certifient que des larmes atténuèrent ton ultime supplice. De ta bouche entrouverte, un épais filet rose séché se trace jusqu'à une ridicule tache de l'exacte couleur sur la moquette claire. Ta main gauche siège sur ton ventre, tandis que ta main droite esquisse un effort. De quelle nature ? En suivant sa direction, un téléphone fixe est perceptible, retourné sur le sol, le combiné à son opposé.

Est-ce dans un élan de survie que tu tentas de contacter les secours ? Alors, tu n'es point restée sagement allongée sur ce sofa, voguant dans un simulacre de sommeil léthal. Qu'est-il arrivé ? Probablement, qu'une puissante crampe te ravit de tes rêveries afin que tu assistes à tes dernières minutes d'agonie. Elles furent tellement insupportables que tu essayas malgré la fermeté de ta décision, de te porter secours. Tes réserves lacrymales se rompirent au même rythme que l'écoulement lancinant de salive colorée en provenance de ta bouche. Tel un couteau te poignardant le ventre, une douleur déchira le fond de tes viscères, lorsque tu te munis de l'appareil ; alors, tu te replias derechef afin de soulager vainement ce mal à présent incurable. Le téléphone chut sans retenue. Toutefois, une de tes mains s'étira vers le combiné, mais tu ne pouvais déjà plus bouger. Un dernier râle amollit définitivement ton corps abrégeant inespérément ton calvaire.

Pourtant, tu ignores et tu ignoreras à jamais la véritable cause de ton décès. Il est évident que cette pugnace dépression te força à absorber des anxiolytiques, qui firent de moins en moins effet à cause de leur accoutumance. Ensuite, ton médecin t'en prescrivit de différents et encore des différents, accumulant de ce fait, une multitude de gélules et autres comprimés à demi entamés. Tu les mêlas par détresse, cherchant une alternative à ce poison de l'âme, de puissantes réactions chimiques s'occasionnèrent dans les tréfonds de ton corps, entraînant des comportements extrêmes tel ton propre anéantissement... toutefois, l'hépatite rongéant ton foie te préparait à une agonie sourde...

Bientôt, tes parents arriveront, suivis de près, de tes plus proches amis communément alertés. Puisque tu ne seras plus en mesure de répondre, ils forceront la porte et se statufieront devant le tragique spectacle offert par ton visage crispé.